

Ce livre est composé avec le caractère typographique **LUCIOLE** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficiência visuelle et le studio typographies.fr

LE SILENCE

DENNIS LEHANE

LE SILENCE

Roman

Traduit de l'américain
par François Happe



VOIR DE PRÈS

Titre original : *Small Mercies*

© 2023 by Dennis Lehane. All rights reserved.
Cet ouvrage a été publié avec l'aimable
collaboration de Ann Rittenberg Literary
Agency, New York, et de La Nouvelle Agence,
Paris.

© Éditions Gallmeister, 2023,
pour la traduction française.

© 2023, Voir de Près
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-628-6

VOIR DE PRÈS

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.voir-de-pres.fr

Pour Chisa

On ne peut pas se couper entièrement
de ses semblables.

Il faut être un saint pour vivre dans
un désert.

Joseph Conrad,
Sous les yeux de l'Occident

NOTE HISTORIQUE

Le 21 juin 1974, statuant dans l'affaire *Morgan contre Hennigan*, le juge fédéral W. Arthur Garrity Jr décida que le Comité de l'Enseignement Public de Boston avait « systématiquement désavantagé les élèves noirs » dans les établissements scolaires. La seule façon de remédier à cette situation, concluait le juge, était de transférer quotidiennement en bus des enfants des quartiers majoritairement blancs vers des écoles des quartiers majoritairement noirs, et inversement, afin de mettre un terme à la ségrégation dans les lycées publics de la ville*.

L'établissement scolaire du quartier où résidait la plus importante communauté

* Le terme *busing* désigne ainsi le transfert en bus d'élèves d'un quartier vers une école d'un autre quartier. (Toutes les notes sont du traducteur.)

d'Africains-Américains était Roxbury High School. Celui du quartier dont la population était à forte majorité blanche s'appelait South Boston High. Il fut décidé que ces deux lycées échangent une partie significative de leurs effectifs.

Cet arrêté du 21 juin 1974 devait prendre effet au début de l'année scolaire, le 12 septembre suivant. Ce qui laissait moins de quatre-vingt-dix jours aux lycéens et à leurs parents pour s'y préparer.

L'été fut très chaud cette année-là à Boston, et il ne plut que rarement.

1

La panne de courant se produit un peu avant l'aube et tous les habitants de la cité Commonwealth* se réveillent en nage. Dans l'appartement des Fennessy, les ventilateurs de fenêtre sont restés bloqués et des gouttes de sueur perlent sur le frigo. Mary Pat jette un coup d'œil dans la chambre de sa fille Jules, la trouve couchée sur les draps, les yeux fermés, la bouche entrouverte, projetant de petites expirations dans son oreiller moite.

* Le nom de la cité fait référence au terme officiel utilisé pour désigner le Massachusetts (« The Commonwealth of Massachusetts »), un des quatre États américains, avec la Virginie, le Kentucky et la Pennsylvanie, qui ont choisi l'appellation « Commonwealth » plutôt que « State ». Dans les faits, il n'y a aucune différence entre « Commonwealth » et « State ».

Mary Pat continue dans le couloir jusqu'à la cuisine et allume sa première cigarette de la journée. Elle regarde par la fenêtre, au-dessus de l'évier, et sent l'odeur de la chaleur qui se dégage des briques de l'encadrement.

C'est seulement au moment où elle essaie de faire du café qu'elle se rend compte qu'elle ne peut pas. Elle pourrait mettre de l'eau à chauffer sur la cuisinière, qui fonctionne au gaz, mais la compagnie en a eu assez de ses excuses et elle a coupé l'alimentation la semaine dernière. Pour éponger ses arriérés, Mary Pat a effectué deux journées à l'entrepôt de chaussures où elle occupe un second emploi, mais il va lui falloir en faire trois de plus, puis se déplacer jusqu'au bureau de facturation, avant de pouvoir de nouveau mettre de l'eau à bouillir ou faire rôtir un poulet.

Elle va dans la salle de séjour, la poubelle à la main, et y balance toutes les canettes de bière qui traînent. Elle vide les cendriers de la table basse et de la desserte, puis un autre qu'elle trouve sur la télé. C'est à cet instant qu'elle aperçoit son reflet sur l'écran, et elle

ne parvient pas à faire coïncider la créature qu'elle voit avec l'image d'elle-même qu'elle conserve dans son esprit – une image qui n'a que peu de ressemblance avec cette masse de cheveux moites et emmêlés et ce menton qui pendouille, le tout vêtu d'un débardeur et d'un short. Même dans le gris terne de l'écran, elle distingue, sur le côté extérieur de ses cuisses, des veines bleues qui, sans qu'elle sache vraiment pourquoi, ne lui semblent pas possibles, pas déjà. Non, pas déjà. Elle n'a que quarante-deux ans – bon, d'accord, quand elle en avait douze, elle avait l'impression que c'était un âge où on a déjà un pied dans la salle d'attente du Bon Dieu, mais maintenant qu'elle les a, elle ne se sent pas différente d'avant. Elle a douze ans, elle a vingt-et-un ans, elle a trente-trois ans, elle a tous les âges en même temps. Mais elle ne vieillit pas. Pas dans son cœur. Pas dans sa tête.

Tandis qu'elle scrute son visage sur la télé, essuyant les mèches humides sur son front, on sonne à la porte.

À la suite d'une série d'intrusions dans

des appartements, deux ans plus tôt, au cours de l'été 1972, l'Office du logement a mis la main à la poche pour faire installer des judas aux portes. Mary Pat colle l'œil au sien et voit Brian Shea dans le couloir vert menthe, les bras chargés de lattes de bois. Comme la plupart des gars qui travaillent pour Marty Butler, Brian est plus propre sur lui qu'un diacre. Dans la bande de Butler, les cheveux longs ou la moustache de bandit, on ne connaît pas. Les favoris bien fournis, les pantalons pattes d'éléphant et les semelles compensées non plus. Et bien sûr, les motifs cachemire et ces vêtements tie-dye sont exclus. Brian Shea s'habille comme on le faisait dix ans plus tôt : T-shirt blanc sous un Baracuta bleu marine. (Le blouson Baracuta – bleu marine, brun clair, ou occasionnellement marron – est un incontournable pour les types de Butler ; ils le portent même par des journées comme celle-ci, quand le mercure approche les 27 °C à neuf heures du matin. Ils l'échangent en hiver contre des pardessus ou des manteaux trois-quarts en cuir avec

une épaisse doublure en laine, mais dès l'arrivée du printemps, ils ressortent tous leur Baracuta du placard le même jour.) Les joues de Brian sont rasées de près, ses cheveux blonds coupés court en brosse, et il porte un chino blanc cassé, ainsi que des bottines noires éraflées avec une fermeture Éclair sur le côté. Brian a des yeux couleur Ajax Vitres. Ils pétillent et luisent tandis qu'il regarde Mary Pat avec un air de légère arrogance, comme s'il devinait les choses qu'elle s' imagine garder secrètes. Et ce sont des choses qui l'amusement.

– Mary Pat, dit-il. Comment ça va ?

Elle se voit avec ses cheveux aplatis, dégoulinant sur sa tête comme des spaghettis figés dans la graisse. Elle sent la moindre tache sur sa peau.

– On n'a plus de courant, Brian. Comment ça va ?

– Marty s'en occupe, dit-il. Il a passé quelques coups de fil.

Elle jette un regard aux minces lattes de bois qu'il a dans les bras.

– Je peux t'aider avec ces trucs ?

– Je dis pas non. (Il les tourne dans ses bras pour les poser debout près de la porte.)
C'est pour les pancartes.

Elle se rappelle vaguement avoir renversé de la bière sur son débardeur hier soir et elle se demande si l'odeur de la Miller High Life éventée frappe les narines de Brian Shea.

– Quelles pancartes ?

– Pour la manif. Tim G va pas tarder à les apporter.

Elle place les lattes dans le porte-parapluie juste derrière le seuil de sa porte. Elles partagent l'espace avec un unique parapluie dont une baleine est cassée.

– Et cette manif a lieu ?

– Vendredi. On fait ça à City Hall Plaza*. On va faire du bruit, Mary Pat. Exactement comme on l'a promis. On va avoir besoin de tout le monde dans le quartier.

– Bien sûr, répond-elle. J'y serai.

* Immense esplanade au centre de Boston, proche de l'Hôtel de ville.